



HAL
open science

Événements traumatiques et médias : quelles répercussions pour les sujets impliqués?

H. Romano, L. Crocq

► **To cite this version:**

H. Romano, L. Crocq. Événements traumatiques et médias : quelles répercussions pour les sujets impliqués?. *Annales Médico-Psychologiques, Revue Psychiatrique*, 2010, 168 (6), pp.416. 10.1016/j.amp.2010.04.014 . hal-00659518

HAL Id: hal-00659518

<https://hal.science/hal-00659518>

Submitted on 13 Jan 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Accepted Manuscript

Title: Événements traumatiques et médias : quelles répercussions pour les sujets impliqués?

Authors: H. Romano, L. Crocq

PII: S0003-4487(10)00141-1
DOI: doi:10.1016/j.amp.2010.04.014
Reference: AMEPSY 1160

To appear in: *Annales Médico-Psychologiques*

Received date: 5-7-2008
Accepted date: 20-9-2008

Please cite this article as: Romano H, Crocq L, Événements traumatiques et médias : quelles répercussions pour les sujets impliqués?, *Annales medico-psychologiques* (2008), doi:10.1016/j.amp.2010.04.014

This is a PDF file of an unedited manuscript that has been accepted for publication. As a service to our customers we are providing this early version of the manuscript. The manuscript will undergo copyediting, typesetting, and review of the resulting proof before it is published in its final form. Please note that during the production process errors may be discovered which could affect the content, and all legal disclaimers that apply to the journal pertain.



*Mémoire***Événements traumatiques et médias : quelles répercussions pour les sujets impliqués ?****Traumatic events and medias: What repercussions for involved subjects****H. Romano ^a, L. Crocq ^b**

^a *Docteur en psychologie clinique, psychologue clinicienne, psychothérapeute, CUMP-SAMU 94, Consultation spécialisée de psychotraumatisme, Hôpital H. Mondor, 94000 Créteil, France*

^b *Médecin général, Président du Comité National des CUMP*

Auteur correspondant : Dr Hélène Romano, Hôpital H. Mondor, 94000 Créteil, France

Adresse email : helene.romano@hmn.aphp.fr

Texte reçu le 5 juillet 2008 ; accepté le 20 septembre 2008

« La fabrication de l'information ordonne des fragments disparates en fonction d'une logique qui lui est propre pour les faire converger vers un dénouement qu'elle a déjà ciblé », Florence Aubenas, *La méprise*, Seuil, 2005.

Résumé

Les médias relaient quotidiennement les événements traumatiques qui se passent à travers le monde comme au plus près du quotidien à grand renfort de reportages audiovisuels et des personnes jusqu'alors anonymes. Cette surenchère d'images s'inscrit dans un contexte où logique politique, logique judiciaire, logique médiatique et logique soignante sont contraintes de coexister. La mise en spectacle de la détresse et de la souffrance envahit tout l'espace et conduit à marquer les impliqués du stigmate de la victime, aussi vite sanctuarisée que sacrifiée sur la scène de l'audimat. Notre propos vise à mieux comprendre les enjeux liés à l'évolution de la culture médiatique et ses répercussions tant auprès des sujets directement impliqués dans l'événement traumatique que du côté des spectateurs.

Mots clés : Crise ; Image ; Media ; Traumatisme psychique

Abstract

The media relieve daily the traumatic events which take place worldwide as in closer of the everyday life of the spectators. This overbid of images joins in a context where political, judiciaire, media and medical logic are forced to coexist. The spectacularisation of the distress and the suffering invades all the space and leads to the stigmatization of the persons involved in this type of event in a specific human category, that of the victims so fast sanctuarisées that sacrificed on the scene of the ratings.

Our comment aims at understanding better the stakes bound to the evolution of the media culture and its repercussions both with the subjects directly involved in the traumatic event and towards the spectators.

Keywords: Crisis; Image; Media; Psychic trauma

1. Préalable

Dans le contexte récent, à l'échelle de l'histoire, de notre rapport à l'image, nous pouvons constater que notre société industrielle est passée du temps du spectateur conscient, critique et sans état d'âme apparent à celui du spectateur passif, « victime à l'insu de son plein grè », endossant peu ou prou la responsabilité des images qu'il regarde. Il est une date qui nous semble symboliser ce passage, celle du 17 juin 1939 où Eugène Weidmann fut guillotiné à Versailles, dans le cadre de la dernière exécution publique de l'histoire de France. À cette même période, la télévision française prenait progressivement place dans les foyers suite à la première émission officielle du 26 avril 1935. La mise à mort, avec l'horreur de la mort en direct, est ainsi passée de la scène publique, où les témoins participaient à l'événement par leur présence volontaire sur les lieux des exécutions, à la sphère privée où la mort s'imisce dans l'intimité d'un public passif sans capacité de distanciation par rapport à l'horreur. L'écran télévisé pourrait apparaître comme un écran protecteur face à la cruauté et à l'atrocité mais paradoxalement, en matérialisant la mise à distance des spectateurs, il révèle la vulnérabilité psychique chez certains d'entre eux, sidérés face à ces images, contaminés par le désastre et figés dans un tel état de tétanisation devant la réalité trop crue qu'ils n'en parviennent même plus à éteindre le poste ou à changer de chaîne.

Les images fascinent : dès les premiers temps de leur création par la photographie puis par le cinéma et la télévision, l'accessibilité était limitée, une certaine résistance se manifestait

(refus d'images dans les manuels) et il semblait facile de s'en protéger. Il fallait les rechercher alors que désormais elles s'imposent à tous et sans limites. Les images sont aujourd'hui partout : dans la presse, sur les écrans de télévision ou de cinéma, sur les téléphones portables ou sur les écrans d'ordinateurs. Les progrès technologiques récents conduisent à un afflux d'images qui nous assaillent de l'écran télévisé de notre domicile au bandeau publicitaire des kiosques à journaux. La rapidité et la facilité des transmissions, les quantités d'images disponibles, la simplicité d'accès aux images, la surabondance d'informations, la multiplicité des supports possibles et la diversité de la nature de ces images font qu'il est désormais très difficile de leur échapper. Autrefois, les images permettaient de replacer les événements dans leur contexte et de les resituer dans leur chronologie. Aujourd'hui les images sont atemporelles, temps et distance sont abolis : les progrès technologiques bouleversent les délais de transmission, ne laissant plus le temps de penser ce qui a été filmé et d'élaborer un commentaire qui ne soit pas submergé par la violence crue des images. Les images prises au plus près de l'horreur sont de plus en plus fréquentes ; les effets spéciaux et, en particulier, dans les médias télé les bruitages (battements cardiaques, cris de douleurs et de désespoir, bruits de tirs ou d'explosion), les musiques de fond, les images saccadées et les variations lumineuses orientent le climat dramatique de l'image ; enfin, les montages permettent de modifier l'ordre chronologique des événements et faire que des images qui n'avaient pas de contenu explicitement violent le deviennent par les commentaires qui l'accompagnent.

À l'instar de Mithridate VI, roi antique du Pont, qui s'inoculait chaque jour une once de poison pour immuniser son corps contre un possible complot, nous nous infligeons quotidiennement des doses d'horreurs et de malheurs par médias interposés. À peine avons-nous vu les corps déchiquetés des victimes d'attentats que nous sommes exposés aux corps en décomposition sur les plages de Phuket, aux cris de douleur de familles endeuillées, aux visages déformés par l'effroi de victimes fauchées par les caméras à leur sortie d'avion en provenance du Liban, de Côte d'Ivoire ou d'autres pays en guerre. La terreur de ces images nous renvoie au radical de notre humanité. Elles sont le pressentiment de ce qu'il y a de plus intime. L'angoisse suscitée par les images est causée par le déficit de figurabilité de la mort, par cette confrontation à l'objet méconnaissable que représente la mort en direct. La fascination traumatique pour des images toujours plus crues ouvre sur l'imminence de l'objet impensable, en même temps qu'elle laisse soupçonner l'horreur qu'il y aurait à reconnaître la parenté de sa propre intimité avec la réalité innommable de cet objet. L'image fait surgir l'irréfutable du non-sens. Les images effraient, elles sont souvent dénoncées mais elles attirent irrémédiablement le consommateur de journaux et de programmes télévisés qui ne

cesse de les plébisciter. Cette fascination de la mort au plus près des cadavres jusque dans les séries télévisées, cette dépendance aux images violentes, participent à faire de cette culture médiatique une conduite ordalique en ce sens où le téléspectateur qui ne zappe pas, s'engage dans une activité qui lui rappelle sans cesse son état de mortel. Il s'en remet au hasard, celui de la ligne éditoriale des journalistes, s'abandonne et se soumet aux images qui lui sont renvoyées en ayant l'illusion qu'il peut à son niveau maintenir la maîtrise et le contrôle de sa vie. Comme l'a développé Freud [7] dans « Le cas Schreber » (1911), l'ordalie s'inscrit dans une quête identitaire, permettant de rassurer l'individu sur sa place en tant que sujet. Se confronter symboliquement à la mort serait se confronter symboliquement à l'angoisse de castration refoulée par le sujet. Les médias rendent indistinctes l'épreuve de l'impossibilité d'être et celle de l'imminence de l'être. La jouissance scopique est faite d'impossibilités, qu'on n'aperçoit pas en se reconnaissant dans les autres et que nous cherchons perpétuellement en eux. En expérimentant l'extrême, par le visionnage continu d'images morbides, le spectateur accède symboliquement à un repère, il retrouve le contact avec son environnement, il se rassure sur les limites dont il a besoin pour exister et se convainc qu'il n'est pas sur les rives de l'enfer.

Les images prises au plus près de l'événement, dans un contexte de pression médiatico-politique où le taux d'audience prévaut à la qualité de l'audience, sont montrées à l'état brut, sans qu'aucun espace de réflexivité ne soit possible et peuvent conduire à ce que nous qualifierons « d'effroi scopique ». Mais les images n'existent pas seules, elles sont prises, réalisées et transmises par des journalistes, c'est-à-dire par des sujets présents sur place et souvent contaminés par la violence de l'événement [11] et dans l'incapacité de s'en distancier, comme en témoignent de multiples exemples :

- l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy le 22 novembre 1963 en direct à Dallas et les cris, la panique des journalistes qui le retransmettaient sans aucun commentaire dans un premier temps ;
- l'explosion de la navette spatiale Challenger en direct le 28 janvier 1987, 73 secondes après son décollage, sept morts, dans un silence sidéré des commentateurs ;
- les multiples films de morts en direct, de personnes en état de détresse qui laissent à penser que le journaliste a préféré filmer que de porter secours ;
- les photos de Nick Ut, photographe vietnamien, figeant la fuite désespérée d'une petite fille brûlée vive par les bombardements au napalm américains sur Trang Bang en 1972 ;
- la couverture médiatique des attentats du 11 septembre : les images sont montrées en boucle comme un clip publicitaire aux dimensions métaphysiques. En immédiat il n'y a pas d'autres

commentaires que le silence, puis les cris et les hurlements des témoins. Il faut attendre plusieurs heures, passé le choc de la confrontation à l'inintelligible, pour que des commentaires journalistiques commencent à être formulés. Le crash de ces deux avions, repassé en boucle des centaines de fois, montre la réalité du terrorisme, symbolise l'atteinte de la première puissance mondiale, et par l'attaque des Twin Towers bouleverse les repères et les croyances en de multiples symboles, en particulier ceux de la modernité, du pouvoir et de l'argent. Mais au-delà de cette dimension explicite, ces images nous confrontent à la confusion des repères : par la répétition des présentations des avions dans les tours, ce n'est pas deux mais des centaines, des milliers d'avions que nous avons vu se projeter dans les tours. Elles nous renvoient aussi implicitement à la dimension d'abandon, d'impuissance totale à pouvoir être protégés et secourus. Au moment des attentats parisiens en 1987 et en 1995, les images montraient tous les secours présents sur les sites, mais le 11 septembre il n'y avait plus aucun secours, aucune équipe médicale filmée sur place, seuls le chaos et la fuite panique des New-Yorkais désespérés et abandonnés à leur salut. Enfin, la dimension implicite nous confronte à la cruauté du suicide en direct, non seulement ceux des kamikazes d'Al-Qaïda mais également ceux des personnes se jetant des tours. Ces deux dimensions implicites nous semblent participer à la fascination pour ces images qui ne cessent d'être diffusées, tel un déversement expiatoire de l'horreur devant permettre de reprendre le contrôle face à l'arbitraire de l'attentat ;

- le 26 décembre 2004 un tsunami ravage les côtes de l'Indonésie, du Sri Lanka, du sud de l'Inde et de la Thaïlande et fait plus de 220 000 morts. Les premières images sont montrées sans aucun commentaire journaliste, avec pour bruits de fond les cris désespérés des témoins et le bruit fracassant de la vague de boue emportant tout sur son passage.

L'événement traumatique est un temps hors temps [13] et les images tournées au plus près de l'événement contribuent à renforcer cette agonie temporelle. Les repères nous semblent d'autant plus confus qu'il devient difficile de distinguer le caractère de fiction, de témoignage ou de documentaire de ces images. Le réalisme de ces images est par ailleurs renforcé lorsqu'elles sont réalisées par des non-professionnels, simples citoyens anonymes via leur caméra personnelle ou leur téléphone portable (technique de *l'happy slipping*). Contrairement aux reportages réalisés par des services de presse ou de secours susceptibles de médiatiser davantage la violence de l'événement en s'abstenant de filmer certaines scènes et/ou en accompagnant les images de commentaires adaptés, les images prises par des anonymes transmettent à l'état brut la cruauté de l'événement. L'identification des spectateurs est ici d'autant plus massive : « Cela aurait pu m'arriver. »

La quête du toujours plus glauque, toujours plus épouvantable, cette dynamique du pire, cette nécrophilie de certains téléspectateurs, témoignent chez les sujets qui y recourent d'une douloureuse difficulté à mettre à distance l'impact émotionnel de l'événement et de ce qu'il réactive dans leur histoire. Les médias répondent à ces demandes par des reportages et des images qui donnent l'impression de rechercher un impact psychologique certaines fois hors de proportion avec la réalité de l'événement. Il n'est pas rare (loi du « mort/kilomètre » [4]) qu'elles transforment un événement impliquant peu de personnes en affaire centrale pour le pays alors que des faits majeurs échappent à l'attention et au traitement de l'information.

Dans un tel contexte, une mort spectaculaire compte plus qu'une mort ordinaire, une mort tragique d'une personne en France compte plus que des milliers de morts étrangers à l'autre bout du monde. En termes d'Audimat et donc de profit, toutes les morts ne se valent donc pas. Les médias semblent actuellement moins servir à informer qu'à mettre en scène puisque désormais il s'agit de « voir », « d'être vu » et non plus de « savoir ». Les médias ne sont plus investis comme des objets susceptibles de permettre au spectateur de donner du sens et de comprendre ce qui vient de se passer, mais sont devenus des supports aux projections à l'état brut de nos angoisses les plus archaïques. Les pourvoyeurs du désastre nous offrent sur un écran l'illusion d'une anticipation sur le mystère du néant de notre propre mort. Ce n'est qu'un leurre car sans élaboration, ces images restent vides de sens.

2. Quelles répercussions pour les sujets impliqués dans l'événement traumatique médiatisé ?

L'événement traumatique se caractérise par sa soudaineté, sa violence, son intensité et par l'impossibilité pour les personnes qui s'y trouvent impliquées d'y résister. À l'échelle des sujets, il les confronte à une terreur inintelligible liée à l'expérience extrême de la mort et peut, potentiellement, entraîner des réactions de détresse psychique dans l'immédiat ou à terme. À l'échelle de l'institution concernée et de façon plus générale au niveau de la société pour les événements catastrophiques, l'impact traumatique est un temps de crise qui vient rompre les tendances homéostatiques du système institutionnel et social. L'équilibre préexistant et la cohérence sociale sont rapidement mis à mal par la soudaineté et la violence de l'événement traumatique, ce qui conduit à une désorganisation plus ou moins durable des institutions concernées pouvant aller jusqu'au syndrome d'aliénation traumatique [11]. Dans de tels contextes, les médias permettent aux responsables politiques et institutionnels d'informer, c'est-à-dire de communiquer des nouvelles à l'aide de mots, de sons ou d'images

et de renseigner la population sur ce qui vient de se passer. Par le support des radios, de la télévision, de multiples informations peuvent ainsi être transmises dont les plus fréquentes sont l'information sur le type d'événement, le nombre de victimes, l'organisation des secours, le déroulement de l'enquête, les avancées des investigations, les démarches à effectuer, les modalités d'information (numéro vert, coordonnées des services publics et des associations susceptibles de venir en aide), les dates et lieux des commémorations, les conséquences immédiates et durables pour les individus et pour la société. Cette fonction explicite [4] de la couverture médiatique peut, si elle est bien maîtrisée c'est-à-dire si elle reste factuelle sans être contaminée par l'impact du trauma, participer à une réassurance des personnes impliquées, de leurs familles et contenir (au sens de limiter) les sentiments de déshumanisation fréquemment ressentis lors de ce type d'événement. Là où il n'y a que chaos, incompréhension et perte des repères et des croyances, elle apporte une certaine rationalité susceptible de participer à la restauration de la base de sécurité [3] mise à mal par l'événement. La transmission d'informations sur les moyens de secours et de prise en charge signifie en particulier aux personnes directement impliquées qu'elles ne sont pas abandonnées et à celles qui sont très à distance de l'événement qu'en cas de pareille catastrophe elles seraient aussi secourues. En ce sens, elle participe à la limitation de la déliaison institutionnelle et sociale et permet à chaque personne de se réinscrire, par cette gestion collective de l'émotion, dans une identité de groupe et dans une continuité humanisante.

Mais il existe un malentendu fondamental qui consiste à confondre information et communication et qui conduit à avoir des attentes impossibles à l'égard des médias. Les médias ne sont pas là pour communiquer, ce qui impliquerait une réciprocité des échanges et inscrirait l'événement dans une intersubjectivité, c'est-à-dire dans une expérience de co-construction du sens de l'événement faite d'ajustements successifs pour penser l'impensable, mettre des mots sur l'innommable et élaborer au-delà du chaos. Les médias sont là pour informer, c'est-à-dire transmettre à sens unique un certain nombre de données. Mais cette fonction informative est, sur le terrain des événements traumatiques, souvent mise à mal par la place démesurée prise par les images. L'influence des images est devenue telle qu'elle est en passe de remplacer la réalité, en ce sens où l'événement ne semble exister que s'il est aussi certifié par la caméra et l'écran de télévision. L'image garantit la réalité de l'événement mais sa réalité virtuelle finit par remplacer la vraie réalité. Les informations, les images médiatiques devraient être le reflet de la réalité instantanée, mais qu'est-ce que la réalité ? Le dictionnaire la définit comme « ce qui est vrai », mais la réalité extérieure reste inéluctablement subjective car elle rentre en résonance avec la réalité psychique de celui qui

la perçoit. Les images ne sont pas simplement un mode de transmission neutre, aseptisé et désaffecté de la réalité, elles ne sont pas qu'un moyen par lequel nous assistons à l'événement, elles sont pour ceux qui recueillent ces images, qui prennent en photo et filment ces scènes et pour ceux qui les regardent, un événement au même titre que celui dont elles prétendent rendre compte. Les images peuvent nous empêcher de penser et nous déposséder de l'envie de nous informer par nous-mêmes en nous faisant croire que nous savons déjà tout en les voyant ; elles laissent à penser qu'un événement ne vaut que s'il peut être montré et que les mots ou les écrits valent moins que ce qui demeure visible à travers un écran ou une photo. Par leur dérive émotionnelle, les images nous maintiennent dans la représentation d'un monde insécurisant en renforçant le sentiment de menaces diffuses, de risques et de crises permanents.

Le contexte de la surenchère médiatique conduit à une extraterritorialisation de l'intimité : nous sommes passés d'une société où l'intimité était préservée à une société où l'intimité est surexposée, ce que S. Tisseron désigne par un « désir d'extimité » [14]. Il ne s'agit plus de se faire reconnaître par un petit nombre de gens proches, mais d'avoir la reconnaissance de la masse et éventuellement celles d'inconnus ; il ne s'agit plus d'imiter quelqu'un pour devenir célèbre mais de devenir célèbre par sa seule présence derrière un écran de télévision ; il ne s'agit plus de réussir par ses talents mais de devenir vedette un quart d'heure par le seul fait d'apparaître sur les écrans ou à la première page du journal. « Monsieur-Madame tout le monde », l'anonyme sans qualité particulière, devient la cible de toutes les attentions par le simple fait d'être là, ce jour-là, devant une caméra ou face à un appareil photo ou un portable.

Pour les victimes de ce type d'événements, la confrontation peut être particulièrement douloureuse :

- elle est souvent oppressante par les multiples caméras et les dizaines de journalistes qui assaillent micros en main le(s) rescapé(s) [1,2] quitte à les bousculer ;
- elle renforce le sentiment d'étrangeté par les nombreux malentendus entre ceux qui témoignent et les images diffusées : « ils ont sorti ma phrase du contexte », « leur commentaire me fait dire le contraire de ce que je pense », « ils ont coupé au montage le plus important pour ne garder que ce qui les intéressait », « je leur avais interdit de me filmer le visage, je voulais bien témoigner mais sans être reconnu, leur floutage c'est du bidon, tout le monde sait que c'est moi qui a été agressé », « ils font bien dire à leurs images ce qu'ils veulent » ;

- elle participe à la désillusion lorsque les victimes et/ou leurs familles utilisent les médias pour valoriser leur plainte, défendre leur cause et obtenir réparation avec une conviction absolue que LA vérité passera par l'image alors que le montage, les commentaires et la subjectivité du journaliste leur échappent et que sa vérité n'est pas la leur ;
- elle contribue à stigmatiser les sujets impliqués dans un statut de victime et renforce la confusion entre restauration psychique et réparation judiciaire [11] ;
- elle peut conduire à une fascination des sujets victimes par leur propre image, telle cette patiente qui a réalisé un « book » à partir des multiples photos prises par les médias suite à l'accident dont elle a été victime. Telle la multiplication des ouvrages bibliographiques de « célébrités » ayant vécu des épreuves douloureuses, présentés à grand renfort médiatique, qui témoignent des dérives possibles et du risque à être vampirisé par sa propre histoire lorsque le récit n'est plus utilisé comme un support à l'adresse de l'autre mais comme une spectacularisation de ses seuls souvenirs.

En différé, l'impact de ces images traumatiques sur le psychisme des victimes est souvent considérable car elles participent à figer l'horreur de l'événement et les confrontent à une image qu'elles n'avaient pas intégrée de cette façon-là : « Quand je me suis vu, je ne me suis pas reconnu » ; « Je m'étais pas vue comme ça » ; « C'était l'horreur, j'étais comme un mort vivant, le jour de l'accident je n'avais pas réalisé que j'étais atteint à ce point » ; « Les images qui restent et qui font le plus mal ce ne sont pas celles où l'on était dans la vague au milieu des corps mais ce sont celles que j'ai vues dans les journaux dans l'avion du retour. Dans la vague je pensais à me sauver, à m'en sortir, je ne regardais pas vraiment car je ne pensais qu'à me sauver, je cherchais de l'aide, des secours et dès que je voyais un mort je cherchais ailleurs. Dans l'avion je suis resté fixé sur ces photos de cadavres, des corps déformés, accumulés sur la plage, là c'était le cauchemar fixé sur papier glacé. »

Ces images, ces photos prises le plus souvent sans leur accord alors qu'elles sont dans un état d'impuissance et de vulnérabilité, sont une « spectacularisation » et une mise en scène de leur malheur et de leur souffrance. Elles participent au sentiment de déshumanisation éprouvé par les victimes d'événements traumatiques car elles sont le témoin du déni de leur souffrance et de leurs ressentis. La transmission de ces images, de leur image, fait violence car elle leur refuse toute altérité.

Les sujets impliqués ne sont pas toujours en état de se positionner lorsque des hordes de journalistes assaillent les lieux de catastrophe. En état de stress dépassé ils peuvent être filmés, hagards, hébétés, incapables de prononcer le moindre mot ou très agités, agressifs,

dans l'incapacité de se contrôler. L'image, en les fixant au plus près de l'événement, les dépossède de leur histoire et de ce qu'ils sont en tant que sujets, elle les fige dans cet état et renforce bien souvent le sentiment d'étrangeté ressenti face à l'événement : « Ce qu'ils ont montré ce n'était pas moi ; je ne suis pas comme ça d'habitude. Je suis quelqu'un de calme et là ce qu'ils ont montré c'était quelqu'un d'hystérique, incapable de se contrôler » ; « Ils m'ont filmé, j'étais d'accord mais tout ce que le journaliste a dit sur moi ça ne correspondait pas à ce que j'avais dit, j'avais l'impression qu'il parlait de quelqu'un d'autre ».

La quête à l'audience [8] et la course aux chiffres de tirage des publications peuvent conduire certains journalistes à déconceptualiser l'information et à faire de l'événement un spectacle conduisant à ne plus respecter les impliqués en tant que sujets. Ils ne sont plus que des objets, objets de revenus, objets de culte, un jour icônes tout aussi bien que boucs émissaires de l'horreur. Leur histoire ne leur appartient plus, elle est revisitée, remise en scène par des étrangers et donnée en pâture à d'autres étrangers. Le droit à l'image n'est qu'un leurre et les victimes prises en photos ou filmées n'ont pas de recours. L'article 226-1 à 226-8 du Code civil rappelle que tout individu jouit d'un droit au respect de sa vie privée ainsi que d'un droit à l'image ; pourtant, dans les faits, les impliqués anonymes ne sollicitent que très rarement la justice pour faire respecter leurs droits élémentaires. Les coûts de procédure, la lutte contre la réactivation du cauchemar, la honte, la crainte de représailles, les conduisent à se taire et à ne pas dénoncer ces agissements. Les médias le savent et nombre de journalistes poursuivent leur intrusion dans la vie des victimes, avec une impudence voire un cynisme sans limites et continuent de publier des photos où les visages sont reconnaissables.

Neuf mois après le tsunami, de nombreuses chaînes commémorent l'événement à grand renfort de bandes d'annonces pour attirer le téléspectateur. Derrière sa télé, Madame A. reste figée sur une image, celle d'une petite fille occidentale, blessée, accrochée à un arbre au milieu des cadavres et qui hurle de peur et de douleur. Cette petite fille est sa fille, rescapée du tsunami alors qu'elle était partie à Phuket avec son père et son autre sœur. Elle est parfaitement reconnaissable et sera identifiée par ses camarades et sa famille. Madame A. sollicite ses avocats qui contactent immédiatement la chaîne de télévision pour exiger l'arrêt de diffusion de cette image. Pour seule réponse : « Si vous voulez, vous pouvez nous faire un procès, vous serez dédommagée. » Cette réponse est particulièrement violente et cynique parce qu'elle dénie tout respect à la dignité de cette petite fille, parce qu'elle tente de monnayer la douleur de cette mère, parce qu'elle méprise la loi et parce qu'elle déshumanise toutes les personnes impliquées dans ce type de catastrophe.

3. Quelles répercussions pour les spectateurs de l'horreur ?

Du côté du spectateur, les images des événements traumatiques peuvent faire trace dès qu'elles le confrontent à un déficit de figurabilité et invalide tout esprit critique. Dans les situations traumatiques certains médias mettent en scène l'horreur, le malheur, la détresse, la mort de personnes connues ou anonymes dans une surenchère que rien ne semble pouvoir endiguer. Est-ce que des images de corps démembrés par une bombe, de corps déformés par un tsunami sont une information ? Si oui, sur quoi nous informent-elles et que nous ne montrent-elles pas ? Si non, comment comprendre cette fixation scopique sur les stigmates de l'horreur ? Comment appréhender cette appétence mortifère du public, passif derrière son téléviseur, pour ces visions ? À ces questions multiples il n'est sans doute pas de réponse unique. Ces images au plus près de la cruauté du trauma produisent une crainte, souvent démesurée par rapport au risque réel encouru par les spectateurs, elles exacerbent cette terreur par la vision de l'horreur et font chambre d'amplification par l'impact psychologique qu'elles induisent. Ces projections présentent les angoisses archaïques enfouies au plus profond de notre réalité psychique et donnent réalité aux fantasmes de violence, de destruction, de mort et de néant qui nous habitent. Le commentaire verbal énoncé par le journaliste peut proposer un sens à l'incompréhensible de l'événement et par là même il est susceptible de provoquer une « catharsis ou soulagement éclairé » [13]. Mais ce que nous désignerons comme « catharsis par délégation » est voué à l'impasse dès lors que ces images sont visionnées sans décryptage et restent vides de sens. Passif derrière son écran ou derrière la photo de son journal, le sujet se trouve figé, interdit devant une chose pour laquelle il n'a aucun signifiant à sa disposition qui permettrait sa symbolisation, et il se trouve confronté à un effondrement de sens, à certaines perceptions du vide qui ne peuvent se traduire par des mots.

La passivité renforce le sentiment d'impuissance et la culpabilité de celui qui voit ce type d'images et ce d'autant plus que, passé le visionnage de l'horreur, la vie reprend son cours dans une apparente indifférence. La seule possibilité de reprise de contrôle sur l'horreur et l'arbitraire de la catastrophe se traduit par les dons financiers d'autant plus considérables que l'identification projective est forte : 8 octobre 2005, tremblement de terre au Pakistan : plus de 75 000 morts, 1,3 million d'euros de dons dans le monde ; 26 décembre 2005, plus de 220 000 morts au tsunami dont de nombreux Occidentaux partis en vacances, 522 millions d'euros de dons dans le monde ; l'événement relayé par les médias devient facilement, dans ces contextes, un fossoyeur de la culpabilité.

Impliqué direct ou simple témoin, chacun de nous reçoit le spectacle du monde avec sa singularité propre et nous appréhendons les images selon ce que nous sommes. Pour chacun d'entre nous, selon le type d'événement et le moment où il nous surprend dans notre vie, les images ont une dimension potentiellement survictimisante dès lors qu'elles conduisent à une effraction dans l'organisation pulsionnelle du sujet, à une perte des repères préétablis, à un blocage du psychisme, à une désorganisation du processus élaboratif et à un bouleversement de l'organisation pulsionnelle. Nous les regardons avec notre personnalité, nos mécanismes de défense, notre histoire personnelle, familiale et sociale, les projections que nous sommes ou non en mesure de faire, les aléas que nous vivons et notre rapport au futur, sur un mode plus ou moins serein ou, au contraire, anxieux et insécure. Une image n'est pas un objet : elle survient dans un contexte. Et nous-mêmes, qui la regardons, ne sommes pas des objets, mais des sujets lestés d'un passé et d'un présent. Une image peut nous bouleverser parce qu'elle nous parle d'un pays, d'une personnalité ou d'un événement qui nous concerne particulièrement. Elle peut déclencher un sentiment de culpabilité ou de compassion aussi bien qu'une hostilité irrépressible selon ce qu'elle vient réveiller au plus profond de notre identité et réactiver comme traumatismes passés que l'on pensait avoir résolus. Si le sujet reste passif face aux images, il est en risque d'être blessé psychiquement par celles-ci et les images présentent alors la menace de s'enkystrer car elles produisent un reste d'indicible où le sujet, malgré lui, n'est jamais sans savoir qu'il se trouve dès lors indiciblement paralysé dans un espace d'agonie psychique. Apparaissent un manque de représentations et une incapacité à maintenir des mécanismes de défense opérants et à fixer une limite à ce qui peut être dit et montré, à l'indicible du sujet et donc à son impossibilité d'être sujet pensant : l'adhésion émotive et corporelle aux images conduit le sujet à ne pas s'empêcher de croire à ce que lui montrent ces images, sans parvenir à s'en distancier. Souvent, il sait bien qu'elles ne sont pas le reflet exact de la réalité, mais il ne peut s'empêcher de vouloir y croire et se trouve fasciné et reste comme hypnotisé par le spectacle du pathétique. Passif, le spectateur n'existe plus subjectivement et se trouve frappé d'impossibilité à se dégager du vertige causé par cette confrontation à l'inintelligible. Dépossédé de ses capacités réflexives, il ne peut plus contrôler son attirance pour ces images et reste fasciné, dans une totale adhésion traumatique à ce qu'il est en train de voir.

En revanche, si au-delà de ce que ces images viennent décrypter comme souvenirs douloureux le spectateur parvient à mettre des mots dessus, à traduire ses émotions, à mettre du sens sur ce qu'il éprouve, il peut se dégager de l'impact traumatique de ces images, les

détoxiquer au filtre de son psychisme pour pouvoir les élaborer. Ce que traduit S. Tisseron par « il faut d'abord passer par le sens des images pour soi avant d'envisager le sens des images en elles-mêmes » [14]. L'attitude réflexive sur les effets des images sur soi permet de nous interroger sur nous-même et notre histoire, mais participe également à restaurer leur dimension intersubjective par la potentielle circulation de l'information dans les échanges familiaux et le dialogue social et citoyen.

4. Rôle et obligations des soignants intervenants de terrain face aux médias

Le besoin constant d'informations et d'images, le contexte d'urgence qui favorise le court-circuit de toute élaboration, la pression de l'Audimat comme celles des responsables institutionnels et politiques, peuvent conduire vers des attitudes présentant des risques de survictimisation pour les impliqués. Elles peuvent aussi entraîner des manquements préjudiciables à la crédibilité de l'information : réalité occultée, déniée ou banalisée, informations parcellaires, fausses ou mensongères, diffusion d'informations non vérifiées, inadéquation entre les images et le sujet concerné, etc. Lorsque la transmission d'informations déborde du cadre contenant de l'information objective, elle perd toute dimension parexcitatrice et participe au débordement émotionnel consécutif à l'événement traumatique pouvant conduire à des débordements de toutes sortes dont les principaux nous semblent être la « spectacularisation » des événements traumatiques, la stigmatisation des victimes et l'instauration d'un sentiment permanent d'insécurité et de désappartenance.

Parmi les multiples exemples, nous pouvons citer :

- la précipitation lors de l'annonce des décès suite au crash de Maracaïbo le 16 août 2005 au Venezuela : l'annonce des 160 décès a été filmée en direct dans un total désordre où, sous la pression des familles, un responsable local s'était emparé d'un micro pour énoncer un à un le nom des victimes, sans avoir au préalable vérifié la véracité de cette liste ;
- la confusion totale en termes de communication, d'information et de prise en charge des victimes suite à l'explosion de l'usine AZF de Toulouse le 21 septembre 2001 [10] ;
- la mystification en janvier 1990 au sujet d'un charnier découvert à Timisoara en Roumanie où est évoqué le nombre de 60 000 cadavres. Nous savons aujourd'hui que ce charnier était le résultat d'une mise en scène : les cadavres alignés n'étaient pas les victimes des émeutes de la révolution de décembre 1989 mais des morts déterrés du cimetière des pauvres. Le nombre total des morts dans les événements n'a pas dépassé 1 000 victimes et, à Timisoara il était inférieur à 100 ;

• le montage et la mise en scène réalisée par certains journalistes en quête d'Audimat : à l'Hay-les-Roses en septembre 2005, l'incendie d'une tour d'habitation fait 19 morts [12]. Trois cents personnes sont impliquées et un point presse est organisé par la préfecture, impliquant les responsables des services de secours et les médias. La journaliste qui contacte la responsable de la CUMP a déjà tout prévu : elle lui demande de traverser la cité, d'arriver en véhicule SAMU à la mairie, de « saluer des personnes préparées » par cette journaliste et de « commencer des entretiens en direct ». Face au refus de la coordinatrice qui lui rappelle qu'elle est soignante, la journaliste lui répond « Ce n'est pas à vous de m'expliquer comment faire mes reportages ; je sais ce que les gens ont envie de voir ; je sais ce que je veux leur montrer. »

Dans un tel contexte de surenchère médiatique et compte tenu des risques de survictimisation pour les sujets impliqués, il semble essentiel que les professionnels puissent protéger les personnes qu'ils prennent en charge de tout risque de « blessure médiatique » en assurant un cadre de prise en charge contenant. Cela implique d'abord que l'on maintienne à distance les caméras et les journalistes qui assaillent les victimes, en sollicitant si nécessaire les forces de l'ordre pour installer un cordon de sécurité ; cela implique ensuite que l'on informe les victimes impliquées et leurs familles de ce que peut représenter un témoignage et du fait que leur image est susceptible de leur échapper ; cela implique aussi le respect de l'obligation de réserve des professionnels chargés de la prise en charge des victimes ; cela implique enfin l'organisation de points-presse par les responsables institutionnels pour informer et limiter les interpellations directes des impliqués. Il n'est pas de prise en charge des victimes sans éthique et sans un respect fondamental de ce qu'elles sont en tant que sujets. Accepter en tant que professionnel de se mettre en scène dans le cadre d'entretiens filmés sans s'assurer de l'accord des patients, se précipiter derrière les caméras et délaissier les personnes impliquées, utiliser des photos de victimes, identifiables, pour illustrer des publications, des diaporamas lors de colloques ou de campagnes de sensibilisation auprès du public, monnayer les images de victimes d'atrocité à but de publicité pour appeler aux dons, sont autant de dérives qui objectifient le sujet impliqué et témoignent d'un déni d'altérité de la part du professionnel à l'égard de cette personne qu'il est censé prendre en charge et respecter.

L'image joue un rôle prépondérant dans la couverture des événements et l'évolution constante des médias nous oblige à nous positionner pour ne pas participer à leurs dérives et à la confusion qui conduit à faire de l'éthique du soin une éthique sociale. Les dérives médiatiques entraînent en effet une psychiatrisation de manifestations de détresse, une stigmatisation de sujets impliqués dans la catégorie réductrice des « victimes traumatisées »,

une focalisation sur un type de souffrance, une généralisation traumatogène des événements et une tentative d'instrumentalisation des dispositifs d'urgence médico-psychologique. L'influence des médias dans la gouvernance fait émerger une nouvelle subjectivité dans le traitement de la réalité qui met en lumière de façon presque exclusive un certain type d'événements (les faits traumatiques) tout en passant sous silence d'autres souffrances [6]. Il suffit que la Cellule d'Urgence Médico-Psychologique du SAMU soit déclenchée et se déplace sur site pour que l'événement change de qualification et obtienne le label « événement traumatique » : les sujets passent alors du statut de sinistrés à celui de victimes psychiques. Désormais le traumatisme n'est plus laissé aux seuls professionnels de la santé mentale mais s'inscrit dans une exigence sociale de prise en charge pour apaiser moins la souffrance individuelle des sujets que les répercussions sociales et la souffrance des institutions [9]. La réinscription de la souffrance psychique prioritairement dans le champ de la santé mentale et non plus sur la scène sociale est un débat polémique dans lequel les professionnels des CUMP ont une responsabilité : savoir résister aux pressions politico-médiatiques en ne psychiatrisant pas toutes les réactions des sujets impliqués mais surtout être au clair quant à la spécificité clinique des interventions médico-psychologiques au plus près de l'événement et les modalités de prise en charge d'urgence : le traumatisme reste une donnée clinique qui nécessite des soins spécifiques et qui n'est pas un objet social.

5. Conclusion

Les médias du XXI^e siècle sont omniprésents et nous laissent à penser que pour s'inscrire sur la scène de la réalité, tout événement doit passer dans et par les médias. Ils créent l'événement, le détruisent tout aussi rapidement et font de l'information une marchandise, loin de leur mission fondamentale qui vise à éclairer et enrichir le débat démocratique. Leurs répercussions sur les personnes impliquées sont nombreuses et elles le sont tout autant auprès des spectateurs de l'horreur. Si leur présence dans la couverture d'événements traumatiques peut apporter, dans un certain contexte, une réassurance auprès des victimes et des familles impliquées, la dérive de certains médias conduit bien souvent à renforcer les blessures psychiques des personnes directement impliquées. Du côté des téléspectateurs anonymes, la fascination pour de telles images provoque bien souvent l'annihilation de tout esprit critique, de tout commentaire réflexif qui permettrait de se dégager de leur impact afin d'en analyser le contenu et d'en élaborer une traduction. En tant que professionnels de la santé, l'évolution actuelle de ces mœurs, de ces pratiques et de ces

techniques nous contrainent à adopter une éthique indéfectible à l'égard de la prise en charge de nos patients en les protégeant de tout risque de survictimisation ; en tant que sujets, elle nous incite à développer une véritable éducation à l'image pour apprendre à voir. Les médias peuvent dire beaucoup de choses [5], les images peuvent transmettre de multiples informations, les médias peuvent n'être que le reflet de l'âme de leur public, mais là s'arrête leur rôle. Ils ne sont rien sans l'investissement réflexif de celui qui les reçoit. Vouloir s'informer sans effort est un leurre qui ne peut conduire qu'à mettre en spectacle la souffrance psychique et à déposséder de son humanité chaque spectateur de sa propre histoire et chaque personne impliquée.

Références

- [1] Baubet T, Rezzoug D, Bon A, Ferradji T, Mehallell S, Romano H, et al. Accueil aéroportuaire de rescapés en grand nombre. *Revue francophone du stress et du trauma*; 2006;6(3):179-18.
- [2] Baubet T, Rezzoug D, Romano H, Moro MR. L'urgence médico-psychologique lors de l'afflux aéroportuaire de ressortissants français au cours des crises majeures. À partir des crises ivoirienne et asiatique de 2004. *Ann Méd-Psychol* 2005;163:595-60.
- [3] Bion WR. *Aux sources de l'expérience*. Paris: PUF; 1962, 2001.
- [4] Crocq L. Terrorisme et médias. *Perspectives Psy* 2002;41:262-70.
- [5] Crocq L. Image sans parole, le trauma d'une communauté. *Revue francophone du stress et du trauma* 2002;2(1):3-6.
- [6] Fassin D, Rechtman R. *L'empire du traumatisme. Enquête sur la condition de victime*. Paris: Flammarion; 2007.
- [7] Freud S. (1911) Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (dementia Paranoïdes) Le Président Schreber, Cinq psychanalyses. Paris: PUF; 1970:263-324.
- [8] Kriegle B. Mission d'évaluation, d'analyse et de propositions relative aux représentations violentes à la télévision, rapport remis au ministère de la Culture et de la Communication, juin 2002.
- [9] Lovel A, Calvez M, de Beaurepaire Ch, Kannas S, Kottler Ch, Prieto N, et al. Commission Violence et santé mentale, Plan violence et santé Mentale, ministère de la Santé, mars 2005.
- [10] Rapport du ministère de la santé sur l'accident d'AZF à Toulouse, décembre 2002.
- [11] Romano H. Intervention Médico-Psychologique Immédiate, *Revue francophone du stress et du trauma* 2007;7(1):45-50.

- [12] Romano H. Sortilèges du trauma suite à un événement catastrophique : « nuit de cauchemar lors de l'incendie d'une tour ». *Synapse* 2005;219:67-71.
- [13] Romano H, Baubet T, Rezzoug D, Roy I, Moro MR. Prise en charge du deuil post-traumatique chez l'enfant suite à une catastrophe naturelle. *Ann Méd-psychol* 2006;164:208-14.
- [14] Tisseron S. *Psychanalyse de l'image, des premiers traits au virtuel*. Paris: Dunod; 1995.

Accepted Manuscript